

CAHIERS METANOÏA No 46

46

CAHIERS METANOÏA

1986

revue trimestrielle

SOMMAIRE

ÉDITORIAL <i>LE LANGAGE DES PARABOLES</i>	p. 3
COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS <i>LOGION 57</i>	p.11
MÉDITATION AU FIL DE LA PLUME	p.15
RECHERCHES <i>NISARGADATTA, ENTRETIEN INTERPRÉTATION ET INCONNAISSANCE (2) VERSETS DE YOGA VASISTHA KRISHNAMURTI (EXTRAIT DU JOURNAL)</i>	p.17 p.23 p.27 p.28
BIBLIOGRAPHIE <i>LE TRAITÉ DE BODHIDARMA L'IRIS ET LE LOTUS UNE INCERTAINE RÉALITÉ EMBRASSANT L'ENTRE-DEUX</i>	p.29 p.30 p.31 p.33
POÉSIES	p.34

CAHIERS
METANOÏA

Rédaction • Administration
Marsanne, 26740 Sauzet
Tél. 75.90.30.44 Marsanne

Association déclarée, loi de 1901
C.C.P. 6564-15 Lyon ASS Métanoïa

Le directeur de la publication :
Emile GILLABERT

Imprimé en France 06-86

Imprimerie du Crestois
26400 CREST

Dépôt légal n° 06-86

Comment se procurer les Cahiers Métanoïas ?

Les Cahiers sont servis d'office aux membres de l'Association Métanoïa ; ils ne sont pas vendus au numéro. Le contenu même des Cahiers ne peut en faire une revue d'étalage. Pour recevoir régulièrement la revue, prière de remplir le bulletin d'adhésion à l'Association ci-joint et de le retourner aux Cahiers Métanoïa : Marsanne - 26740 Sauzet.

La contribution demandée aux membres peut paraître élevée. Mais la nature même de notre recherche n'intéresse qu'un petit nombre : en effet, combien sont autour de nous ceux que préoccupe réellement le trésor qui ne périt pas ? (log. 76)

Quelle que soit la date de votre adhésion, vous recevrez les 4 cahiers de l'année

Si vous désirez acquérir les Cahiers déjà parus, veuillez ajouter au règlement de votre cotisation le ou les montants ci-dessous :

— Cahiers 1975	150,00 F.
— Cahiers 1976	150,00 F.
— Cahiers 1977	150,00 F.
— Cahiers 1978	150,00 F.
— Cahiers 1979	150,00 F.
— Cahiers 1980	150,00 F.
— Cahiers 1981	150,00 F.
— Cahiers 1982	150,00 F.
— Cahiers 1983	150,00 F.
— Cahiers 1984	150,00 F.
— Cahiers 1985	150,00 F.

Comment faire connaître les Cahiers ?

Il dépend de chacun de nous que les Cahiers aillent à ceux qui, peut-être sans le savoir, les attendent dans la solitude. Sur demande émanant d'un associé, nous adressons, contre 10 F. en timbres, un exemplaire de la revue à toute personne qu'il nous indiquera susceptible d'accueillir notre démarche comme il l'a lui-même accueillie.

D'avance merci !

© Couverture by Francis Berthoud

ÉDITORIAL

Je dis mes mystères
à ceux qui sont dignes de mes mystères
log. 62

LE LANGAGE DES PARABOLES

La parabole (du grec parabolê) est un récit allégorique qui renferme une vérité importante.

L'allégorie est un procédé par lequel on se propose d'évoquer un sens caché sous le sens littéral.

La parabole constitue une forme d'enseignement qui permet de dévoiler la vérité à celui qui est à même de l'entendre ou à celui qui en a le désir en attendant d'en avoir la possibilité. Elle reste au contraire fermée à celui qui n'a pas la compréhension ésotérique.

Dans un auditoire comme celui que Jésus pouvait avoir, habituellement, il y avait les initiés, comme toujours en très petit nombre, formant le noyau ; à ceux-ci le Maître pouvait parler ouvertement de la gnose. Il y avait ensuite ceux que nous pourrions appeler les sympathisants, ceux qui aspiraient à la délivrance, mais la cherchaient dans le messianisme des fins dernières. Il y avait enfin les opposants, ceux qui estimaient que les paroles de Jésus apportaient la subversion et représentaient un danger pour Israël. Il faudrait ajouter à ces trois catégories, la foule des indifférents, des velléitaires, des indécis, des transfuges.

Ce qu'il est important pour le gnostique de noter, c'est que, dans l'histoire, l'aptitude à la gnose est à peu près toujours la même qu'il s'agisse de l'Orient ou de l'Occident. Certains phénomènes peuvent la contrecarrer plus que d'autres et il est évident que l'orientation massive vers le devenir historique qui est la marque essentielle du judéo-christianisme constitue un obstacle majeur à cette compréhension réellement gnostique axée sur le présent libérateur. Or au début de l'ère chrétienne, la croyance en l'imminence des fins dernières détournait collectivement les hommes du Royaume intérieur et individuel accessible dans l'ici-maintenant. Ainsi donc l'époque et le milieu étaient on ne peut plus défavorables à l'accueil des paroles de Jésus.

OPPORTUNITÉ DU LANGAGE PARABOLIQUE

La parabole permet de préserver ce qui ne peut être divulgué. Le profane qui voudrait s'appropriier les « mystères », que Jésus réserve à ceux

qui en sont dignes, se livrerait à des manipulations dangereuses pour lui-même et pour ceux qu'il aurait la prétention d'enseigner. Il rabaisserait au plan psychique ce qui relève de l'Esprit, opérant un détournement d'énergie dont il n'aurait pas la maîtrise.

Jésus stigmatise ce genre d'usurpateurs :

Pauvres d'eux, les pharisiens !
Ils ressemblent à un chien
couché dans la mangeoire des bœufs :
il ne mange
ni ne laisse les bœufs manger. (log. 102)

Thomas refuse de dire aux autres disciples ce que Jésus lui a dit dans le secret :

Si je vous disais une des paroles qu'il m'a dites,
vous prendriez des pierres,
vous les jetteriez contre moi ;
et le feu sortirait des pierres
et elles vous brûleraient. (log. 13)

De son côté, Jésus met sérieusement en garde ses proches contre les dangers de cette malversation :

Ne donnez pas ce qui est pur aux chiens,
de peur qu'ils ne le jettent au fumier.
Ne jetez pas les perles aux porcs,
de peur qu'ils n'en fassent des saletés. (log. 93)

Il n'empêche que les paroles de Jésus furent récupérées et inscrites dans le devenir messianique. Il y eut transposition au plan mental (ou psychique) de ce qui était d'ordre pneumatique.

Les paraboles permirent de limiter dans une certaine mesure les effets du détournement. Au lieu de dégager le sens proprement gnostique des paraboles, on mit l'accent sur leur signification morale, pastorale, ecclésiastique, etc... Les ultimes rédacteurs évangéliques allèrent jusqu'à mettre dans la bouche de Jésus des explications moralisantes et dualistes des paraboles les plus connues ; celle du semeur et celle de l'ivraie. Le temps passe mais les paraboles demeurent : elles sont toujours proposées à notre interprétation.

Aujourd'hui le phénomène messianique se transforme, se fragmente et se désagrège tant et si bien que les mesures prises contre les adeptes de la gnose perdent leur efficacité en même temps que leur actualité. L'aptitude à la gnose, contrecarrée par le judéo-christianisme, peut s'exercer à nouveau comme au temps de nos ancêtres les Gaulois. Il serait facile de montrer chez ceux-ci le sens du sacré par les vestiges de leur civilisation : statutaire, orfèvrerie, numismatique, etc... Chez eux, la gnose était de l'ordre de la transmission orale, comme en Orient, alors que l'écriture était circonscrite au droit et à la justice.

Notre civilisation technique ignore la gnose ou feint de l'ignorer comme elle ignore la poésie qui exprime une manière d'être au monde sans être du monde ; cela voudrait-il dire que la parabole n'a plus sa raison d'être à une époque où le « mystère » n'est plus combattu officiellement ? Il ne faudrait pas croire que ce qui est volontairement ignoré et

finalement toléré soit pour autant accepté, c'est pourquoi la gnose ne pourra jamais être vulgarisée ; le mythe du progrès technique l'ignore délibérément, même s'il ne lui est pas ouvertement hostile. La parole de Jésus qui invite à ne pas livrer les perles aux porceux est toujours d'actualité et les paraboles continuent à garder leurs secrets ou à ne livrer que ce qu'on veut qu'elles disent.

PORTEE DU LANGAGE PARABOLIQUE

En revanche, pour ceux qui cherchent avec sérieux et détermination, les paraboles conservent toute leur vertu pédagogique. Leur langage est toujours aussi actuel qu'il y a vingt siècles ; il est toujours aussi opérationnel aux yeux de ceux qui tentent de passer du monde des images au monde sans images, ou en d'autres termes, du niveau psychique au niveau pneumatique. L'approfondissement de la psychologie a permis le développement d'un vocabulaire spécialisé apte à traduire les états de conscience les plus divers. Mais le champ de la psychologie reste limité à l'entité psycho-somatique. Le vocabulaire n'est plus adéquat dès qu'il s'agit de situer le psychisme par rapport à la réalité transcendante : « Comment Satan peut-il expulser Satan ? » (Mc 3.23). C'est alors que la parabole révèle toute sa valeur d'enseignement. La diversité des sujets abordés, le symbolisme très simple, calqué directement sur la nature, le souci d'exprimer la vie des petites gens au travail, tout cela fait que les paraboles nous parlent. Elles sont inscrites dans notre patrimoine, liées à notre enfance même si nous n'avons pu autrefois en pénétrer le sens profond. Le mystérieux cheminement de chaque être vers la Vérité varie d'un individu à l'autre et la diversité des paraboles pour révéler un sujet unique permet de répondre à une attente très diversifiée. Leur lecture fait souvent penser à la merveilleuse simplicité du Tao te King. Les paraboles de l'Évangile, comme les aphorismes du Tao, exigent pour être assimilées, plutôt qu'un travail mental, un retour à la simplicité originelle qui ne peut se concilier avec les projections messianiques. Leur réalisme lié à la vie quotidienne tranche avec le miraculeux et le goût du tragique propres aux Occidentaux. « Si le Christ n'avait pas été crucifié, il n'aurait pas fait cent disciples » nous dit Henri Michaux dans Un Barbare en Asie. Quand on pense que pour le gnostique le rôle de Jésus finit avant la Passion, on peut mesurer combien l'univers apocalyptique a obscurci la gnose. L'inscription des paraboles dans le contexte d'une vie où se reconnaissent les gens simples et laborieux a certainement freiné ce grand rêve délirant. Leur rôle temporisateur apparaît comme important à celui qui tente de faire la part de l'imaginaire dans le mythe qui nous est présenté comme historique.

LES VIEUX SCHEMAS

La remise en cause des vieux schémas permet de redécouvrir les paraboles en même temps qu'elle nous donne une vue plus simple et plus vraisemblable du milieu dans lequel a vécu Jésus. Ainsi le chiffre douze pour désigner le nombre des disciples ne s'explique que pour des raisons symboliques ; il n'a aucun fondement historique. C'est ce même chiffre qui revient fréquemment dans la bible : il y avait en Israël 12 tribus, Moïse prit 12 hommes pour aller explorer le pays de Canaan, il dressa 12 pierres dans le désert, Elie prit 12 pierres

pour bâtir l'autel, les fils de Jacob étaient au nombre de 12, il y avait en Elim 12 sources d'eau, Elisée labourait avec 12 paires de bœufs, 12 boucs représentaient les victimes expiatoires, lors de la multiplication des pains, les disciples après le repas, emplirent 12 corbeilles, la femme de l'Apocalypse avait une couronne de 12 étoiles, etc... etc...

Les échanges de Jésus avec son entourage, qu'il s'agisse ou non de disciples, révèlent la plupart du temps un dialogue de sourds. L'évangile selon Thomas rend plus évident encore ce constat de deux, voire trois niveaux, de compréhension. Le contexte montre bien que, à part un ou deux initiés, les autres n'ont pas accès aux mystères de Jésus.

Lorsqu'il dit : «A vous il a été donné de connaître les mystères du royaume des Cieux» (Mt 13.11 ; Mc 4.11 ; Lc 8.10), qui le Maître a-t-il en face de lui ? Thomas, Salomé, Mariam peut-être. Toute l'ambiguïté vient du fait qu'on ne peut savoir ce que recouvre ce mot disciple. Bien qu'il soit habituellement question des disciples, on s'aperçoit que suivant les logia, le niveau des dialogues change et donc que les interlocuteurs changent également. Si l'ensemble des disciples avaient été réellement dignes des mystères de Jésus, les textes ne parleraient pas d'abandon comme celui que provoquèrent les paroles de Jésus : «Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle...» (Jn 6.54). Les phrases qui suivent : «... Après l'avoir entendu, beaucoup de ses disciples dirent : ce langage est trop fort ! qui peut l'écouter ? (Jn 6.60)...». Dès lors nombre de ses disciples se retirèrent et cessèrent de l'accompagner» (Jn 6.66). L'authenticité de ces paroles relatant l'abandon ne sauraient être suspectée : elles préparent la déroute de Gethsémani, où Judas étant parti, le lâchage est général.

Jésus ne se fait pas d'illusion sur ce don de gnose qui peut se développer chez celui qui l'a, mais qui livre celui qui ne l'a pas à un asservissement croissant : «... A tout homme qui a il sera donné mais de celui qui n'a pas même ce qu'il a lui sera enlevé» (Lc 19.26 ; 8, 18 ; Mt 13.12 ; Mc 4.25). Le texte de l'Évangile selon Thomas rejoint celui des synoptiques : «... A celui qui a dans sa main, on donnera ; et à celui qui n'a pas, même le peu qu'il a, on le prendra» (log. 41), ou encore : «Si vous n'avez pas cela en vous, ceci qui n'est pas vôtre en vous vous tuera» (log. 70). Dans les évangiles canoniques, Jésus ajoute à l'intention de ceux qui n'ont pas cela en eux : «C'est pour cela que je leur parle en paraboles : parce que, regardant, ils ne regardent pas, et qu'entendant ils n'entendent pas ni ne comprennent» (Mt 13.13 ; Mc 4.12 ; Lc 8.10). Ces dernières paroles font supposer que la parabole a essentiellement pour raison d'être de préserver un enseignement ésotérique qui ne peut être divulgué au profane. Mais le contexte où Jésus est amené à parler en paraboles laisse entendre que cette forme de langage est également utilisée pour enseigner, pour faire découvrir le monde sans image à l'aide de l'image, du symbole, de la comparaison, etc... pour amener

l'interlocuteur à aiguïser sa faculté de discernement avant de faire le deux Un. Il y a donc celui qui est sourd à la parole quel que soit le langage utilisé et il y a celui qui est à même d'entendre ; d'où cette expression de Jésus qui revient plus d'une fois à la fin d'une parabole : « Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ! » ou « Que celui qui a des oreilles entende ! ».

DE LA PSYCHE AU PNEUMA

Cependant les paraboles sont plus ou moins faciles à interpréter. Il en est même qui ne peuvent être comprises que par le chercheur dont la phase de discernement est déjà révolue. Ainsi celui qui a choisi le beau et gros poisson et rejeté tous les petits poissons (log. 8) ne va pas indéfiniment s'exercer à ce choix. S'il a compris au niveau de la gnose, il sait que le beau et gros poisson représente le Tout et que le Tout embrasse à la fois le manifesté et le non-manifesté. « Suis-je donc un partageur ? », nous dit Jésus (log. 72).

La compréhension de la parabole du poisson prépare à celle du semeur, la plus difficile sans doute à interpréter, du moins si on en juge par l'embarras des rédacteurs des synoptiques (Mt 13.3-9 ; Mc 4. 3-9 ; Lc 8. 5-8). Pour tenter de la clarifier, ils ont amplifié la version primitive. De plus, ils ont mis dans la bouche de Jésus un commentaire simpliste et moralisant. La parabole ne livre son sens caché que si je réalise qui je suis. ⁽¹⁾

La parabole de l'ivraie est bien dans la ligne réaliste qui est celle du gnostique. Le désengagement ne peut s'opérer que s'il y a eu préalablement engagement. Je ne peux prendre mes distances avec le parcours et l'apprécier finalement pour ce qu'il est par rapport à l'état naturel dont nous entretenons U.G. que si l'aventure a été vécue. La parabole m'invite à ne pas faire fi de la structure psychique ni à vouloir trop tôt l'ignorer si je veux éviter « le retour du refoulé ».

Une compréhension sans doute limitée des enseignements non-dualistes d'Orient fait trop bon marché de l'aventure psychique. La parabole de l'ivraie rappelle qu'une attitude schizoïde peut compromettre la réalisation. L'Occident a besoin d'entendre ce langage et les paraboles ont dans ce domaine un rôle à jouer irremplaçable. Tout en ne limitant pas l'homme à l'entité psycho-somatique, comme a trop tendance à le faire la psychologie, elles mettent l'accent sur le « vécu humain » indispensable à une meilleure compréhension du mystère de la parole dont Jésus nous apporte les clefs, en vue du retour à l'état d'avant les conditionnements.

(1) Voir page 66 du « Procès de Jésus à la lumière de la Gnose ».

57

- 1 JÉSUS A DIT :
- 2 LE ROYAUME DU PÈRE EST COMPARABLE À UN HOMME
- 3 QUI AVAIT UNE BONNE SEMENCE .
- 4 SON ENNEMI VINT LA NUIT ,
- 5 IL SEMA DE L'IVRAIE PARMI LA BONNE SEMENCE .
- 6 L'HOMME NE LES LAISSA PAS ARRACHER L'IVRAIE ,
- 7 DE PEUR, LEUR DIT-IL, QUE VOUS N'ALLIEZ EN DISANT :
- 8 NOUS ARRACHERONS L'IVRAIE ,
- 9 ET QUE VOUS N'ARRACHEZ LE BLÉ AVEC ELLE .
- 10 EN EFFET, AU JOUR DE LA MOISSON ,
- 11 L'IVRAIE APPARAÎTRA ;
- 12 ON L'ARRACHERA ET ON LA BRÛLERA .



COMMENTAIRE DE L'ÉVANGILE SELON THOMAS



LOGION 57

J'imagine être venue au monde munie de la bonne semence. Que l'ennemi se soit glissé la nuit comme un voleur pour mélanger l'ivraie au bon grain, cela ne fait pas de doute, car je ne m'en étais pas aperçue, sauf peut être parfois à une certaine tristesse sans cause.

Mes yeux s'étant dessillés un peu, n'ai-je pas été tentée bien souvent de trouver une technique, un moyen rapide et radical pour arracher l'ivraie d'un seul coup, tout comme mes éducateurs s'efforçaient d'extirper mes défauts en punissant mes péchés. On connaît les conséquences d'une éducation « à mort ».

Je sais maintenant que tout ce qui monte à la surface, tout ce qui se manifeste a besoin d'être reconnu, avant de s'effacer spontanément. Peurs, désirs, attachements, cela pousse jusqu'au seuil de la chambre nuptiale. Qui les appelle mauvais ? Qui veut les arracher ?

Toute violence est violence contre la vie : « Calmez-vous, l'être s'occupe de tout ».

Marie-France



Le gnostique est un homme avisé : il sait comment cultiver son jardin, en respectant les nécessaires rythmes naturels.

Etant le maître sur ses terres, car lui-même homme de terrain, il use de son autorité pour empêcher les fausses manœuvres des ignorants bien intentionnés, ces redresseurs de torts dont l'intervention aveugle et prématurée pourrait compromettre la récolte et détruire l'ordre et l'harmonie naturelle de son domaine.

C'est un fait : dans la parcelle qui lui est impartie, chacun peut voir l'ivraie mélangée au bon grain. Par cette image - et il est des images

criantes de vérité - Jésus nous dépeint l'humaine condition tout entière. C'est là le lot commun : par quelle obscure intervention ? peu importe. Le gnostique est un homme réaliste : son propos n'est pas de s'interroger à perdre haleine sur l'origine supposée du « mal » individuel ou collectif (il existe assez de spécialistes en la matière), et son action n'est pas un combat à la jésuite (jardiniers de choc) ou à la Don Quichotte (jardnier à côté de ses sabots). Ses seules armes sont lucidité négatrice, écoute patiente et sensibilité toujours plus aiguisée du radar intérieur : les clés du Royaume aux épis de lumière !

Mireille



Que de questions, que de pistes (et de fausses pistes) d'interprétation dans ce log. 57 ! D'abord l'ennemi. Ennemi de qui ? Du Père, de l'Absolu ? C'est une blague, mais nous étions avertis : c'est une comparaison, « comme... ». Car comment appeler ce qui arrive, dénommer cette histoire apparente (?) d'une fracture d'identité ? La souffrance est un sujet qu'on ne peut pourtant pas traiter par la plaisanterie. Je dirai même que c'est un fait. L'Unique s'est cassé : en deux. Je n'adopterai pas le point de vue « il n'arrive jamais rien... qui servait à Nisargadatta de broyeur d'obsession réaliste. Nous savons aujourd'hui que l'objet - moi compris, l'observateur - existe et n'existe pas. Adoptons carrément le point de vue qu'il existe, cette fois : « ... que ferez-vous ? ». dans ce log. 57, Jésus nous avertit de ce qu'il ne faut pas faire : arracher l'ivraie. C'est une politique, une éducation, une morale qui sont proposées là. Amateurs de « solution finale », en voici une qui vous étonnera. Non seulement vous n'allez pas détruire ce qui paraît nuisible, mauvais, mais vous allez délibérément le laisser croître, en attendant la moisson. Et c'est la moisson, qui se produit quand *tout* a mûri, qui réalisera la distinction (?) naturelle entre le vrai et le faux, le juste et l'injuste, le bien et le mal, le positif et le négatif - celui-ci se laissant détruire aisément, l'heure venue. En - 8, - 9, une précision capitale est donnée : vous risquez d'arracher le blé en arrachant l'ivraie trop tôt ! C'est le point essentiel du logion. Impossible de séparer hâtivement le blé de l'ivraie, sans doute parce qu'ils croissent ensemble. Peut-être même se renforcent-ils mutuellement dans une complémentarité organique. C'est formidable : on n'en revient pas. Vous êtes jaloux, avide, brutal : cette puissance de désir est pourtant identique à l'énergie qui vous pousse déjà, sans que vous le sachiez, indirectement, à la recherche de la Vérité. Si vous vous disciplinez en jugulant trop étroitement cette tendance, voire en l'étouffant, vous détruisez une force qui préparait aussi votre délivrance. Il ne s'agit pas même de détourner, de rectifier cette force : vous ne sauriez d'ailleurs pas le faire, ni personne... Mais attendez plutôt de goûter aux fruits de vos actes... Qu'aurait pu faire l'institution ecclésiale d'un tel enseignement ? Ce logion nous permet de deviner une sorte d'automatisme, je ne sais comment dire : c'est l'histoire des vases communi-

quant... dans la manifestation. Pour qu'il y ait quelque chose, et quelqu'un pour faire ce constat, il faut qu'il y ait «deux», mais la moisson est aussi l'issue «incontournable» de ce développement. En fait, aucune action engagée d'un point de vue personnel, volontaire, ne doit, ne peut vraiment détourner ce courant mystérieux. Je pense ici aux effrayantes déclarations de Nisargadatta sur la fatalité qui préside aux destinées humaines. Sujet qu'il est pratiquement impossible d'aborder intellectuellement. C'est dans Sois, entretien 4 de la première série : «... il n'y a rien à faire, qu'à demeurer tranquilles...». L'Occidental, qui est un activiste impénitent, préférera le logion où il est recommandé de frapper le grand personnage. Et si ce coup d'épée consistait justement à ne plus rien faire ? J'aime les paradoxes de l'enseignement : quand on y vient carrément, le mental explose et la réalité s'accouche d'elle-même en une somptueuse moisson.

Raymond



Le royaume du Père peut s'appeler simplement le Royaume, dont Jésus me dit qu'il est le dedans et qu'il est le dehors de moi. Je suis donc -honne soit qui mal y pense - le Roi absolu d'un Royaume universel. Ai-je conscience de ma Réalité suprême ? Elle me fait dire - en paraphrasant la merveilleuse affirmation soufie : «Hors d'elle, rien n'est». Ce qui signifie donc qu'elle est l'Incomparable. Lorsque Thomas dit : «Maître, ma bouche n'acceptera absolument pas que je dise à qui tu ressembles», il reconnaît que Jésus ne peut être comparé à personne. Mais, en même temps, il l'appelle *Maître*, ce qui veut dire qu'à ce moment précis il fait encore référence à une autorité qui lui est extérieure. Aussitôt Jésus rectifie : «Je ne suis pas ton Maître»... Les dernières traces de la dualité sont effacées par cette parole et celles qui suivent (log. 13).

Dans notre logion, lorsqu'il dit : «Le Royaume du Père est comparable à un homme qui avait une bonne semence», Jésus fait une concession au langage, comme il le fait chaque fois qu'il utilise l'expression : «Le Royaume... est comparable à». Absolument parlant, le Royaume est incomparable. Il faut que «deux» existe pour qu'il y ait comparaison. Mais la pédagogie a ses raisons... Jésus répond à des interlocuteurs plongés dans la dualité. Il ne peut donc supposer le problème résolu comme chez celui qui a fait le deux Un. Il descend dans l'arène se faisant petit avec les petits, grand avec les grands ; et, s'il s'adapte à des situations données, jamais il ne transige sur le fonds. Ceci montre bien que chez des sages totalement éveillés la pédagogie peut varier et offrir tout l'éventail des comportements qui va du silence à la disponibilité et à la vulnérabilité apparente totale. C'est mon mental borgne qui veut comparer Jésus à Nisargadatta, Krishnamurti, U.G., etc... etc...

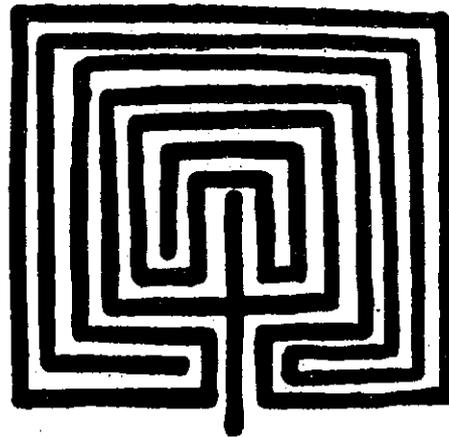
La bonne semence, assimilée au Royaume, n'a pas à être confrontée à la mauvaise semence. Au niveau du Royaume, le *bon* n'a pas d'opposé. «Qu'as-tu à m'interroger sur ce qui est bon ? l'un est le Bon» (Mt 19.17). Le *bon* qui qualifie le Royaume n'est pas l'opposé du mauvais, car le Royaume embrasse à la fois l'intégralité du monde non-manifesté et le monde du manifesté. La personne en se structurant établit des caté-

gories qualifiant les unes de bonnes et les autres de mauvaises. Elle chérit des opinions, jusqu'au jour - si ce jour doit venir - où elle se rend compte que ce jeu est vain et qu'il va à l'encontre de la réalisation intemporelle. Mais si la personne accepte la vanité du jeu en même temps qu'elle remet en question sa propre identité, elle ne peut pas elle-même «arracher l'ivraie». Toute manipulation se retournant contre elle parce qu'elle n'a pas autorité pour opérer : «Comment Satan peut-il expulser Satan ?» (Mc 3.23). Le propre de Satan, ou le propre du mental est de diviser. Il s'arroe le pouvoir de diviser l'Indivisible. «Suis-je donc un partageur ?» (log. 72). C'est pourquoi le mental est dangereux. C'est pourquoi il serait dangereux pour les disciples d'entendre ce que Jésus dit à Thomas de bouche à oreille.

Si la personne accepte de se remettre fondamentalement en question, si elle laisse l'Autre mener le jeu, alors les conditionnements vont apparaître, les illusions vont tomber. La vie va continuer, mais le petit jeu va s'inscrire dans le grand Jeu cosmique, comme la goutte de pluie rencontre l'océan, comme le brin d'herbe disparaît dans la coulée du volcan.

Ce que je n'étais qu'en vertu d'une illusion laisse place à ce que je suis.

Emile



MÉDITATION

AU FIL DE LA PLUME

Nous tenons à adresser nos pensées fraternelles à Madame Seeta S. Sapre, auteur du texte qui suit, et à exprimer notre gratitude à Yves Moatty qui l'a traduit de l'anglais. Madame Sapre habite à Bombay un petit appartement où Nisargadatta se rendait souvent.

LA FLEUR DE LA CONNAISSANCE

POUR CONNAITRE L'ORIGINE,
IL FAUT ETRE ; AVANT CELA,
ETRE L'UN ; AVANT L'ORIGINE
ETRE - L'AMOUR,
CHERCHONS LE SOI,
AMI, ET SOYONS UN DANS LA CONNAISSANCE.

L'AIMÉ - L'INTELLIGENCE

Celui qui pénètre la connaissance du Soi, la pure conscience, qui réalise « JE SUIS » comme la vraie connaissance - ce qui brille par soi-même. Nomme-le lumière de dévotion, lumière de courage, lumière de conscience, lumière de l'intellect.

Connais cette intelligence, et prosterne-toi devant le *Sadguru*, l'aimé, la pure présence.

Tu es ton propre *Sadguru* - L'Aimé. Le *guru* extérieur, ton guide, est un jalon, une borne. Le *Guru*, ton propre Soi, l'*antaryami* ⁽¹⁾, sait discriminer, car il est lui-même la discrimination.

Le tout-puissant *guru* est ton propre *antaryami*. Il est, en vérité, l'intelligence, lui qui te guide et te connaît. Aie foi en lui, tu n'as besoin d'aucun autre *guru*.

Celui qui voit la Vérité cachée derrière le mirage évanescent du monde, celui-là est la REALITE.

Celui qui voit le présent, et la pure conscience, l'être pur, celui-là est ton vrai guide, - ton *guru*.

La grâce du *Sadguru*, l'être toujours présent, est la même pour tous.

Cet ardent désir de connaître, de retourner à l'Aimé - le *Sadguru* -, c'est lui qui, en toi, est venu l'allumer.

Un simple met, un livre peuvent accomplir l'Œuvre. Invisible et secrète, c'est la grâce du *Sadguru* qui opère.

Dans les plus profonds replis de ton cœur, immuable, éternelle, frémit la lumière de la connaissance. C'est elle ton véritable *Guru*. Quant aux autres *gurus*, ils ne sont que des poteaux indicateurs.

L'extérieur reconnaît la présence vivante du principe intérieur. L'intérieur tolère provisoirement l'extérieur.

Le *guru* extérieur montre le chemin, l'intérieur est la force cachée. Qui est sincère et comprend cela, nourrit et protège l'intérieur.

La voix de cette intelligence, cette voix est moi-même. Cette connaissance, elle aussi, est moi-même. Ce son, cette voix, est la foi, garant de moi-même. Le vrai Soi.

Seuls comptent ma persévérance et mon sérieux. La vie est le *Sadguru*.

NOTE :

(1) *antaryami* : littéralement le « Régent intérieur » qui symbolise la force cosmique latente dans toutes les formes de vie.



RECHERCHES

NISARGADATTA ENTRETIEN (5-01-80)

Traducteur : Maharaj n'accorde aucune importance au corps, mais quelqu'un a posé la question : « Cette conscience individuelle dépend du corps qui lui même dépend de la nourriture, alors comment peut-on dire que le corps n'a pas d'importance ? ». Maharaj a répondu que cette question est formulée parce que nous donnons beaucoup trop d'importance à notre personnalité. Cet être enfermé dans le corps se poursuit tant que le corps est là, mais nous pensons que lorsque le corps meurt la conscience est également détruite. Maharaj dit « Non, cette conscience enveloppée par une personnalité humaine devient à sa disparition une avec la conscience universelle. Rien ne disparaît. »

Allons plus loin. Que devient la nourriture que nous mangeons ? Quand cette nourriture est évacuée, elle fertilise la terre qui fait pousser les grains et les légumes et le cycle se poursuit. Le seul problème est que nous nous considérons comme des personnes, des individus. Lorsque cette idée graduellement s'efface nous pouvons apprécier ce qui est au centre de ce corps. Cette conscience individuelle n'est en réalité qu'une des minuscules parties de la conscience universelle.

Maharaj : Cet être, cette conscience qui est notre plus précieuse possession, que nous cherchons à conserver à tout prix et le plus longtemps possible, dépend du corps et ne se maintiendra que pendant la durée accordée à chaque existence. Tout ce que nous avons pu acquérir dans ce monde nous devons le moment venu l'abandonner et partir. Nous devons restituer tout ce que nous avons acquis à l'ensemble de la manifestation.

Notre moi véritable est distinct de ce que perçoivent les cinq sens. Tout ce qui est perçu est objet et le sujet qui voit l'objet se doit d'être séparé de l'objet pour le percevoir. Tout se produit en terme « d'étreté » et cela quel que soit le degré d'identification que nous ayons avec notre corps et quel que soit notre désir de le conserver. Notre nature véritable ne peut pas s'identifier au corps, elle demeure à part, et à la disparition de celui-ci elle ira se fondre dans l'être universel.

Je demeure complètement indifférent à ce que se figurent être ceux qui viennent me visiter. Je m'adresse uniquement à ceux qui veulent entendre, à leur véritable nature et non pas à ce qu'ils imaginent. Il est possible d'acquérir un grand nombre de connaissances dans ce monde, on peut étudier les sciences, la danse, la musique. Mais la seule vraie connaissance - infiniment plus importante que tout le reste - est la connaissance de soi-même. Celui qui est attiré par cette connaissance vraie et qui se plonge résolument dans cette recherche, découvrira combien tout autre savoir est totalement inutile.

Dans cette maison on est très intéressé par un certain programme de télévision. Pour m'associer au reste de ma famille, je me force à le regarder, mais au bout de cinq minutes je ne lui accorde plus aucune attention. Ces artistes qui chantent et qui dansent le font-ils de leur propre chef ? Non, ils sont obligés de se plier aux concepts d'autres personnes.

Avant d'entamer ma recherche de la vérité, j'étais intéressé par un grand nombre de choses. A une certaine époque, j'étais passionné par le théâtre et la musique et la personnalité de certains interprètes. Aujourd'hui, même si quelqu'un me donnait une place pour une représentation extraordinaire, j'en ferais cadeau, cela ne m'intéresse plus. Dans ce monde chaque épisode heureux se produit de lui-même, cela je le sais. Mais ceux qui sont concernés par ces événements viennent ici et s'efforcent de m'y associer croyant me faire partager leur propre plaisir. Ils viennent ici, je les respecte, je les reçois mais il n'est plus possible que je m'intéresse à toutes ces choses.

A un certain moment j'ai voulu voyager et je suis parti tout seul vers le sud. Cet individu marchant à pied sur les routes a pris un jour conscience que tous les plaisirs de cette sorte n'étaient que ceux d'un locataire et limités par le temps. Quand tout cela fut bien clair, je suis revenu et je sais à présent que le seul bonheur réside dans le contact avec soi-même, que tout le reste est momentané et ne vaut pas la peine d'être recherché. Seule la joie de voir ce que nous sommes est véritable. Elle n'est pas une conséquence, sa propre nature est joie, une joie qui est elle-même joie, tandis que toutes les autres sont associées à quelque chose. Quand vous avez découvert cela, les plaisirs n'ont pour vous plus aucun intérêt.

Traducteur : Maharaj a reçu une lettre d'un Hollandais qui était venu ici il y a deux ans et qui doit arriver demain, il adresse ses vœux à Maharaj. (A un visiteur Américain) Maharaj vous demande si vous comptez lui présenter des vœux comme le Hollandais ?

Visiteur : Les vrais souhaits n'ont pas besoin d'être formulés, ils flottent partout !

Maharaj : Votre réponse à la demande d'un affamé serait donc « la nourriture flotte partout, contentez-vous de cela » ?

Visiteur : J'ai une question. Je ne sais pas si d'autres ont ce même problème en tout cas voici le mien. Je suis depuis longtemps visité en esprit par divers maîtres et vous dites dans votre livre « Je suis » que nous recevons de l'aide par l'entremise de nombreuses personnes. Ma question est la suivante. Si nous recherchons de l'aide, en accord avec ce que vous avez dit, qui sont ces personnes, de quoi sont-elles faites, quel est leur niveau et comment peut-on être sûr qu'elles soient de bonne foi ?

Maharaj : Ne soyez convaincu que d'une seule chose, toutes ces apparitions dont vous parlez proviennent de votre conscience. Elles surgissent de votre être et seront à la fin absorbées par votre véritable nature.

Visiteur : Alors la déclaration de « Je suis » est incomplète.

Maharaj : La réponse donnée à ce moment là était donnée à une certaine question, posée par une certaine personne mais ce que je viens de dire s'adresse à vous.

Visiteur : Je pose cette question pour savoir si je peux continuer à utiliser un truc que j'ai souvent employé. Je me ferme complètement et laisse tout ça à l'extérieur. Mais je voudrais savoir s'il faut garder ses antennes ouvertes afin d'être réceptif ou si l'on peut tout boucler au risque de perdre sa réceptivité et se priver de ce que l'on peut recevoir de vous. Il est très difficile d'ouvrir la porte au guru et en même temps refuser tout le reste !

Maharaj : Ces apparitions de soi-disants sages, guides ou gurus, acceptez-les tant qu'elles vous paraissent acceptables, qu'elles vous sont utiles. Autrement vous pouvez les rejeter, leur demander de poursuivre leur chemin.

Visiteur : J'ai eu de nombreuses expériences, toutes inexplicables. Par exemple je suis malade, je ne m'attends pas du tout à une apparition ou quelque chose comme ça et une présence se manifeste et je suis guéri. Cela me surprend toujours, c'est involontaire, je ne demande rien ! C'est comme dans les grottes de Karla, les grottes bouddhistes où je suis allé récemment. Quand je suis entré, j'étais en train de penser combien il était idiot d'avoir construit un horrible temple hindou peint en bleu juste à l'entrée de ce sanctuaire très ancien, je n'étais donc pas du tout concentré. J'entre, je me déchausse derrière un pilier quand un moine vient vers moi, comme ça tout d'un coup, et me dit deux ou trois choses surprenantes. Il ne s'agit pas de ces hallucinations stupides que je me forgerais moi-même. J'ai fait beaucoup d'études et suivi des stages de psychologie, j'ai moi-même été thérapeute et je sais donc ce que sont des hallucinations. Je ne marche pas dans toutes ces salades. Je ne demandais rien à personne, il est venu vers moi, m'a parlé et a disparu. Je me rappelle parfaitement ce qu'il m'a dit bien que je préfère ne pas le répéter. Je vous raconte tout ça en exemple, il y a des gens qui prient pour apercevoir la déesse Lakshmi et un jour ils la voient, mais je ne suis absolument pas comme ça !

Maharaj : L'essentiel concernant ces apparitions est votre objectif, vos intentions. Si vous ne vous sentez pas concerné, laissez tout ça. Si par contre cela vous intéresse vraiment, écoutez, demandez des conseils et suivez-les.

Au cours de ces visitations dont vous faites l'expérience, vous perpeztez sous diverses formes une figure gigantesque et surnaturelle dont la tête touche le ciel et qui vient vous voir. Voyez bien que si vous n'êtes pas à la base de cette vision elle ne peut se produire. Vous êtes donc, vous, le support de tout cela. Je n'ai pas à vous dire ce qu'il y a lieu de faire ou de ne pas faire. Je veux simplement vous faire constater que vous êtes le support même de tous ces phénomènes. Le Jnani sait que ces apparitions sont une création de son être et que n'étant ni l'être, ni l'apparition mais leur source, il n'a rien à récolter de tout cela.

Visiteur : Je sais tout cela. C'est de la routine pour moi, mais juste avant l'état de Jnani il y a le niveau où le disciple doit travailler avec les idées du guru. Savoir s'il faut être ouvert à tout ce qui passe ou tout flanquer dehors est une chose très importante. Mais plus j'approfondis le problème et plus je commence à me sentir branché. Je me sens comme vide, flottant. Même en marchant dans la rue, je me sens dans un état de conscience un peu extatique et à ce moment-là je reçois beaucoup d'indications, surtout quand je pars méditer en montagne. Lorsqu'on

ressent la présence du guru, tout devient très différent et c'est ce qui se passe avec un guru comme lui (Maharaj). Il n'y a plus que le corps qui le retienne ici. Je veux dire un guru comme lui n'a plus de limites... enfin je ne veux pas en dire plus.

Maharaj : L'état dont vous parlez, se sentir vide et marcher dans une certaine exaltation après avoir médité, est un excellent état.

Je vais maintenant vous parler de moi. Trois éons se sont succédés. Supposons que je veuille évoquer tout cela, un chapelet de vies n'y suffirait pas. de même, beaucoup de choses se sont passées actuellement, si je souhaitais récapituler toutes ces histoires ma vie n'y suffirait pas. Trois éons se sont écoulés, ceci aussi est venu et va disparaître. Il n'est pas question de se rappeler, de récapituler, analyser et s'efforcer de rejeter tout cela. Il n'est pas plus question de renoncement que d'attachement. Cela vient, cela s'en va, un spectacle se déroule. Comment pourrait-il être question de s'attacher ou de renoncer à ce qui a lieu... ! C'est pour moi, à propos de moi que je vous dis ceci.

Si en moi même je m'y efforçais, comment pourrais-je établir mon identité au sein de ce vaste univers. Supposons que je veuille définir mon identité... je ne suis même pas une particule, je suis invisible, montrez-moi où je suis ! Au cours de ces trois éons sont apparus des quantités de dieux, de démons et d'espèces variées dont les êtres humains. Ils sont apparus puis ont disparu. Où sont-ils à présent... quelqu'un peut-il me répondre ? Du jeu des cinq éléments est issu une multitude de choses et d'événements qui à présent ne sont plus ; les cinq éléments primordiaux, eux, poursuivent leurs conjugaisons et leur danse. Qu'avez-vous à en dire ?

Visiteur : Vous nous fournissez là une base, un point de départ excellent. Je suis sûr qu'on peut faire du bon travail en partant de ce point de vue. Je vais y réfléchir.

Maharaj : Vous avez eu beaucoup de chance d'avoir la visite de tous ces sages et ces figures du temps passé, beaucoup de chance. En venant ici, que pensiez-vous recevoir ?

Visiteur : La compréhension qu'il ne faut plus ressentir quoi que ce soit comme séparé de soi-même. On devrait être au-delà de toutes les formes, même de la forme terrestre. Un Jnani n'est pas visité par des apparitions parce qu'il sait que rien n'est différent de lui. Je suis sûr qu'il faut s'élever au-dessus de la notion de personnalité.

Maharaj : En transcendant les autres ou en transcendant votre personnalité, le corps intellect ?

Visiteur : Le corps-intellect.

Maharaj : Nous ne devrions même plus connaître cette complication là ou avoir quoi que ce soit d'autre à déloger.

Présentement il y a ce monde et j'en suis une minuscule partie, mais cela aussi disparaîtra. Quelle vanité pourrais-je en retirer ? Reposez-vous, installez-vous dans cette présence initiale. C'est l'essentiel, c'est ce qui actuellement a le plus d'importance.

Visiteur : Pour en revenir à votre question, je n'ai jamais été intéressé

par Ramakrishna, pas plus d'ailleurs que par Aurobindo. Il y a toujours Dieu en train de flotter quelque part dans tout ce qu'ils disent, j'évite ce genre de choses. Mon orientation serait beaucoup plus bouddhiste. Bref, au moment où je me préparais à venir ici Ramakrishna m'est apparu et m'a donné des instructions précises : «Faites ceci, allez là, etc...». J'ai ressenti sa présence et son aide à certains moments, très douce, très chaleureuse et je me suis dit : «C'est quand même un peu fort, je ne suis pas du tout disciple de Ramakrishna, je n'ai rien à voir avec son enseignement !». J'ai dans l'idée qu'il a une façon d'enseigner qui vous pénètre sans prendre aucune forme, mais alors pourquoi communique-t-il avec moi avec tous ces mots et garde-t-il son apparence ? Mais je ne veux pas embêter Maharaj, résumez tout cela en une phrase ! (rires)

Maharaj : Identifiez-vous à ce que vous êtes. Qui est celui qui veut passer au travers de toutes ces visions ? Quel est ce «vous» souhaitant être au-delà de ces apparitions ? Poussez vos investigations, cherchez, mais seulement à ce niveau.

Tout ce spectacle auquel vous assistez fait partie de votre démangeaison, c'est à dire votre être. Cette trace de «je suis» vous démange. Tout se produit au sein de cette démangeaison mais elle aussi à la fin disparaîtra. Elle est la seule source de tous ces phénomènes.

Visiteur : La source de l'ensemble.

Maharaj : Imaginez qu'un grand sage de l'Himalaya vienne ici pour me voir, un sage vivant depuis 50 000 années, et qu'il me parle de choses spirituelles. Je lui demanderais aussitôt : «Que représente ces 50 000 ans, comment cela s'est-il produit, quelle en a été leur cause ? » Voilà ce que serait ma simple question. «Comment avez-vous enregistré ces 50 000 ans, avec quoi, quels sont vos repères et l'origine de ces repères ? Si vous aviez atteint votre perfection, l'état véritable, vous n'auriez pas compté toutes ces années en jours et vous ne m'en auriez pas parlé». Celui qui atteint la perfection ne peut plus se référer à son état en terme de temps. Il est au-delà de toute possibilité de mesure.

Visiteur : Existerait-il chez une telle personne un désir résiduel le poussant à vivre 50 000 ans ?

Maharaj : Quelle qu'elle soit, cette cause initiale est la même, qu'il s'agisse de 50 000 ans ou d'un seul jour, et c'est l'être.

Regardez ce briquet. Il m'intéresse parce qu'il m'est utile, non pas parce qu'il est en argent. Sa valeur réside dans le service qu'il me rend, c'est tout. Semblablement, accordez de l'intérêt à ces visitations, ces visions dont vous parlez, si elles vous sont utiles, sinon rejetez-les.

Autrefois, lorsque je m'intéressais à la vie matérielle, je lisais toute sorte de livres qui disaient : si vous apprenez ceci, cela vous rapportera cela, etc... C'est parce que j'étais à la recherche de quelque chose que je lisais cela et à cette époque je n'ai eu aucune apparition de dieux ou de quoi que ce soit.

Après avoir rencontré mon guru, rien de tout cela ne m'a plus intéressé, je ne recherchais plus rien de matériel. C'est alors qu'un grand nombre de formes sont venues me visiter, comment l'ai-je interprété ? C'est ma grandeur, la qualité de l'état que j'avais atteint, que ces dieux et déesses venaient visiter. C'est le niveau où je m'étais fixé qui attirait

ces dieux. Peut-être avaient-ils quelque chose à expier et venaient-ils me voir dans ce but ? Vous est-il jamais venu à l'idée d'interpréter ces visions ainsi ?

Visiteur : Oui, jusqu'à un certain point, surtout, lorsque j'ai décidé de venir vous voir. Dès que j'ai commencé à lire votre livre et penser à vous, des personnages très différents me sont apparus comme Ramakrishna.

Je voudrais ajouter quelque chose pour le traducteur à propos de ce moine bouddhiste qui m'est apparu dans les grottes de Karla. Il m'a moins surpris que les autres parce que j'ai toujours beaucoup aimé le point de vue de Bouddha qui a coupé court à tous les baratins pour ne garder que ce qu'il vivait par lui-même. Dans les autres religions il y a trop de complications, mais ce moine m'a dit qu'en fait il n'y avait pas de discontinuité entre elles. Malgré tant de siècles écoulés, m'a-t-il dit, les hommes ne sont qu'une chose unique et l'enseignement bouddhiste et ce qu'il enseigne (Maharaj) sont une seule et même chose et j'ai ressenti comme la bénédiction de l'image de Bouddha. Je ne fais pas de comparaison, je n'aime pas ça, mais dans l'image de l'un et de l'autre, je vois la même chose, ils sont un.

Maharaj : Vous avez de la chance d'adopter une telle interprétation. Les gens éprouvent un grand intérêt pour les visions parce qu'ils pensent en retirer un bénéfice. L'intérêt diminue pour ceux qui n'en attendent rien.

L'éminence de mon guru m'a permis d'atteindre cet état précédent tout conditionnement, ne serait-ce que d'un simple mot, un état où ne subsiste aucune expérience. Certains yoguis se laissent absorber par le son intérieur et accomplissent des merveilles mais leur moi véritable est avant le son intérieur, c'est là que je me tiens. Yoga signifie union, avant cette union se trouve votre état originel. Vous, vous êtes au niveau où se manifestent ces visions, si vous prolongez votre attention à mes paroles elles vont diminuer puis disparaître et vous n'aurez plus rien d'intéressant à raconter.

Beaucoup de personnes viennent ici et me disent qu'elle fréquentent tel ou tel temple. Je leurs dis : « Le Dieu qui habite ce temple, qui est la base de ce temple, je le vois : c'est vous ! ». Suis-je allé regarder dans le temple ? Non je demeure assis ici. Ce qui est vu est votre conscience. Liés à l'intensité de vos croyances des miracles peuvent se produire, mais ils ne sont dus à l'intervention de personne, ils sont le produit de votre conscience.

Qu'ai-je fait pour voir et comprendre ? J'ai accepté à 100% et avec résolution ce que m'a dit mon guru : je suis tout ce qui est et sans moi rien n'existe. Je n'ai pas pris un chapelet et compté les grains en répétant ce qu'il m'avait dit, je le suis devenu. C'est là tout ce que j'ai fait.

C'est très simple. Je n'ai accompli aucune prouesse, la prouesse était dans les mots de mon guru puisque le simple fait de les accepter avec conviction m'a éveillé à cette éminence. C'est uniquement cela que viennent visiter de grands esprits venus du monde entier. Mon guru ne m'a dit qu'une chose, mais il l'a souvent répétée : « Vous êtes l'ensemble de ce qui est et sans vous rien n'existe », c'est tout. C'est très simple et je ne l'ai plus jamais oublié.

Traduction Paul Vervisch

INTERPRÉTATION ET INCONNAISSANCE (2)

RETOUR AU LOGION 3

Je poursuivrai une réflexion entamée dans le Cahier n° 44. Le Logion 1 de l'Évangile selon Thomas propose un travail d'interprétation tel qu'il confère l'immortalité, c'est-à-dire la délivrance du concept imaginaire d'une personne séparée, et donc fatalement destinée au dépérissement et à la destruction.

Mais le Logion 3, très vite, apporte cette précision assez mystérieuse : « Quand vous vous serez connus, alors vous serez connus... ». Se connaître, où cela mène-t-il ? La connaissance de soi consiste-t-elle en un soliloque mental qui me fait ressasser toutes les images se rapportant à un moi, ou bien est-ce cette investigation radicale qui conduit à la découverte (mais par qui ?), de l'inconsistance, de l'irréalité du moi ?

Cette question ne se clarifie pas seulement par un usage correct des mots, peut-être pas non plus par quelque forme d'attention impersonnelle préconisée par K. et que raille U.G.

Chacun de nous s'est engagé suffisamment, je crois, pour découvrir par lui-même qu'il existe un certain travail, une certaine recherche qui augmentent indéfiniment le moi, alors qu'il s'agit de se préparer à frapper le grand personnage.

Comment échapper à cette « pauvreté » qui est la condition inhérente au fonctionnement d'un mental partageur, dualiste, pauvreté provoquée par l'oubli de l'Unité réelle de Tout et par cette accumulation de mémoire où s'encasernent les expériences ?

Jésus a dit lui-même qu'il n'y avait ni rituels, ni méthodes, ni recettes valables. L'Évangile n'est pas vide de précieux conseils, mais la question nous a été assénée avec quelle violence : « Etant deux, que ferez-vous ? ».

On sait quelle colère fit naître, et cette intransigeance, et ce rejet des traditions culturelles et religieuses. Ce genre de polémique ne vieillit pas : quelle colère ont suscitée les paroles d'un U.G. coupable d'avoir piétiné l'image du moderne Bouddha - entendez Krishnamurti Jiddu ! - Jésus n'avait pas mieux traité les Prophètes, Jean le Baptiste, déclarant que seule l'offense à l'Esprit pur resterait impardonnable. Et qu'est-ce que l'Esprit pur ? L'Absolu sans spécification, qualification, détermination. Quelle est l'offense ? La volonté de définir et donc d'agir volontairement en fonction de cette définition : toutes intentions qui partent de l'état duel, partagé. Cet éclairage, cette réponse sont nécessaires.

En corollaire, j'ajouterai que l'interprétation préconisée par Jésus est la propédeutique à une voie négative - si ce n'est cette voie négative d'emblée - qui mène à la découverte impersonnelle.

Aucune erreur possible. La Gnose est par définition (!) une voie de connaissance négative, sans que cette négation autorise à quelque nouvelle et subtile affirmation : bel et bien l'anéantissement du moi.

Les Maîtres gnostiques sont catégoriques à ce sujet : Jésus le premier. « Lorsque vous vous dépouillerez de votre honte, prenez vos vêtements, les déposerez à vos pieds et, comme les tout petits enfants, les piétinerez... » (log. 37). La honte étant bien la conscience de la sépara-

tion, «pauvreté et souffrance» et l'angoisse existentielle. Cette honte se dissimule derrière les attributs bien connus : pouvoirs, richesses, convictions mentales. Le petit enfant, innocent, n'a que faire de haillons qui l'entravent et l'étouffent.

De manière tout aussi décisive, Jésus dit au log. 61 : «Quand le disciple est désert, il sera rempli de lumière ; mais quand il est partagé, il sera ténèbres...». On ne soulignera jamais assez «désert» : vide de représentations mentales, indépendant à l'égard de toute mémoire et de toute attente.

Tout ce que j'ai à «faire», c'est évaluer le faux et le rejeter. Nisargadatta disait, lui : «Abandonnez toutes les idées fausses, c'est tout. Vous n'avez pas besoin d'idées justes, il n'y en a pas» (J.S. 378).

Je rappellerai aussi, pour rester au plus proche du log. 1 : «Dieu vous connaît quand vous connaissez vous-même». Dieu n'étant ici qu'une facilité de langage.

Et cette nouvelle citation de Nisargadatta : «Quand vous ne serez plus attaché, vous aurez fait votre part. Le reste sera fait pour vous». (J.S. 68)

Il y a une unité prodigieuse de l'enseignement ! Quand vous évaluez sans tricherie aucune que vous n'êtes rien, que reste-t-il ?

Le Ch'an est prodigue d'injonctions et d'avertissements identiques. «Pas besoin de chercher la vérité : il suffit de mettre fin aux vues fausses». (SSM Hermès n° 4, p. 206). «Non-recherche et non-attachement suffisent...» (Houang-Po, Deux-Océans, p. 28). Et parce que les avertissements ne sont jamais assez rudes : «Le langage sert seulement à convertir les êtres ignorants et puérils» (H., p. 61).

Le mental a une nature gélatineuse : vous le repoussez pour faire le «vide», permettre le passage à «autre» chose, et le voilà qui revient aussitôt occuper cet espace de conscience, qui par ailleurs se vide tout naturellement dans le sommeil ; mais alors il n'y a plus personne et le problème ne se pose plus !... Encore Houang-Po : «... on vous a clairement expliqué la nature de cette conscience : on dirait seulement un mirage. Mais comment interrompre un mirage ?» (p. 90).

Interprétation, compréhension : qui interrompt le processus mental ? et s'il n'y a pas de processus, en réalité, seulement un mirage, quel est ce désir qui trouble l'état naturel ? Nisargadatta annonçait que son Yoga était celui de la compréhension. Par contre U.G. dit : «La compréhension est l'absence du désir de comprendre... l'état d'être où les questions n'existent plus...». Ce qui supposerait le problème résolu.

En fait, le désir n'est-il pas l'essence de la vie, et par conséquent ce commencement auquel Jésus nous renvoie, ce «Je suis» qu'il faut élucider. Jésus parle habilement du désir, illustrant le fort paradoxe de cette (in)tension... Au log. 63, il va ridiculiser l'ambitieux qui meurt la nuit même où ses rêves lui font entrevoir les bénéfices d'une hypothétique fortune. On retrouve cet enseignement au log. 76. Mais au log. 81, nous changeons de registre : «Celui qui s'est fait riche, qu'il se fasse roi ; celui qui a le pouvoir, qu'il renonce !». Ce qui peut être mis en correspondance avec le log. 56. Ce qui peut signifier que, si vous n'entrez pas le désir, et si vous allez jusqu'au bout du désir, vous dépassez le désir : en fait le désir se dépasse lui-même pour aboutir au non-désir qui serait en quelque sorte son accomplissement.

Il en ira de même pour la compréhension : celle-ci aboutira à l'inconnaissance quand le champ du mental aura été entièrement exploré, retourné - tiens, mais cela nous renvoie aussi au log. 109 ! - Si vous faites le boulot vous-même, vous accomplissez votre destinée en traversant le

champ de l'expérience personnelle, jusqu'à la découverte impersonnelle.

Je vais encore sortir mes références : « Sans désir, vous êtes mort... avec de faibles désirs, vous êtes un fantôme... Ne méprisez pas le désir ; mais soyez attentif à ce qu'il suive la bonne voie... » (J.S. 322).

Désir-aliénation et réintégration. C'est le paradoxe ultime : l'Absolu est le relatif, le relatif est l'Absolu : qui peut se traduire en langage personnel par « j'ai le courage d'exister comme rien et de voir le monde tel qu'il est : rien... », où « Je suis le Tout... ». Comme s'il y avait une puissance irrésistible qui produise le moi et reconduise au Soi. « L'ennemi » du log. 57 ?...

Voilà des mots, bien sûr ! Persistons cependant à recommander cette connaissance de soi, l'interprétation jusqu'au bout du désir et de la connaissance : là où on tombe dans une trappe, là où vous savez que ce n'est plus un moi qui vous entraîne, ni davantage le désir-avidité, mais le désir qui puise sa source à la source originelle, qui reconduit ici, après vous avoir éloigné là... En fait, il n'est pas difficile de comprendre. Il est plus ardu de vivre toutes les conséquences de cette compréhension, de les accepter sans réserve jusqu'au point de non-retour, l'abolissement du moi.

Dans son opuscule « Embrassant l'Entre-Deux », D. Giraud nous invite à la découverte du néant égotique par la réflexion suivante : « Ce que j'étais dans le passé, je ne le suis plus dans le présent. Alors, n'étant jamais le même, ce que je suis présentement est-il plus réel que ce que j'étais ou ce que je serai ? » (p.4). C'est vraiment très facile. Mais l'illusion se reconstitue toujours : « Comment interrompre un mirage ? ».

Jésus ne voulait pas masquer la difficulté, surtout pas, en nous lançant si crûment : « Ayant fait le deux, que ferez-vous ? ». Ainsi l'accent est mis sur l'intensité du drame de la conscience. Cela nous renvoie encore au log. 57. Choisissez-vous de détruire la mauvaise herbe, par la manière forte, en cédant à la tentation des « ismes » définitifs et péremptores - le plus courant étant aujourd'hui, ne l'oublions pas, le terrorisme - ou sondez-vous, jusqu'à vous perdre, l'agent universel de la manifestation (et donc de l'aliénation), le moi, la conscience qui le fonde ?

Au delà (ou en deçà), vous ne trouverez rien d'accessible au mental. Houang Po dit : « ... tout est fabriqué par l'esprit, y compris les mondes humains, divins et infernaux... » (p. 86). L'esprit, ici, la conscience dualisante. Sans elle, il reste ce que U.G. appelle « la vie des sens », « un état de non-connaissance » qui ne peut faire l'objet d'aucune expérience ». Or, le gnostique n'est plus assoiffé d'expériences. Il est arrivé au point du complet renoncement, du véritable lâcher-prise, parce que cette prise, il a éprouvé qu'elle n'avait plus de sens pour lui. Riche d'expériences, il peut renoncer aux expériences. C'est ce qui est dit au log. 41, et que Nisargadatta exprime à sa façon par : « Plus dur le bois, plus chaude la flamme... ». Il faut avoir pleinement goûté la saveur âcre des attachements pour pouvoir s'en détourner intelligemment, sans péril pour son équilibre individuel.

L'attachement est de l'ordre hylique. Le détachement, de l'ordre psychique : c'est une exclusion, et malheureusement une idée. Seul, le non-attachement est gnostique. Il est connaissance, directe, et rejet de ce qui est faux : en fin de compte, le Royaume est donné à « qui » s'est rendu radicalement indépendant à l'égard de tout objet de conscience. Lorsque le paradoxe de l'existence est cerné, et opérée la transpercée au-delà du par-delà, où suis-je, qui suis-je ? Il n'y a plus de mots pour y répondre. La forte parole de U.G. : « TO realize that there is no

enlightenment at all is enlightenment» est l'écho de la proclamation faite par Houai-Hai : «L'illumination est la réalisation que l'illumination n'est pas quelque chose qui puisse être atteint» (Hermès n° 4, p. 210). La connaissance de soi, l'interprétation des enseignements, c'est un «pelletage d'ordures», la perception directe de la fausse relation et son abandon. Vous laissez tomber : est-ce un faire, un non-faire, la question ne se pose plus. Et vous faites cela naturellement quand vous êtes mûr pour le faire ; et je dis : quand vous êtes allé au bout du désir...

Le mental veut des concepts positifs. Non-attachement, il ne comprend pas. Au log. 42, Jésus dit tout simplement : «Soyez passants». Je crois que c'est suffisant et que toute l'éthique gnostique est donnée là. en deux mots qui, après tout, se passent d'interprétation. L'action juste ? PASSER. Passent les «choses» et «moi»... Demeure le témoin. on peut l'appeler ainsi, la présence existante qui manifeste ce pouvoir de l'Absolu dont on peut bien parler, celui de s'éprouver par «un mouvement et un repos». Le psychique veut s'appuyer sur un mouvement ou un repos. Il veut arracher l'ivraie, dissocier l'arbre et le fruit : sa logique est épuisante. Mais si vous êtes parvenu à ce point d'épuisement, vous pouvez lâcher prise.

L'interprétation des enseignements, celle que recommande Jésus, n'est donc pas un exercice intellectuel : elle exige une intensité de lucidité telle que seront dénoncés tous les faux-semblants, le lâcher-prise verbal ou ce renoncement émotionnel, ultimes masques... L'anéantissement de l'ego, le renversement (ou le redressement) des structures mentales est un avènement du réel, si riche, si simple !

Cependant, il n'y a pas de méthode, pas de recte, pas même d'évolution. Quand le vrai se contemple lui-même, où et comment imaginer cette distorsion qui fut souffrance : la mémoire n'est plus localisée par un coffre-fort d'émotions personnelles. Il n'y a que la Vie, personne pour la vivre. Vous avalez le monde «comme vouloir-vivre et représentation», vous le digérez ; c'est vous-même l'acteur et le destructeur, le Moi unique.

«Je suis la lumière qui est sur eux tous. Je suis le Tout. Le Tout est sorti de moi, et le Tout est parvenu à moi» (log. 77).

R. Oillet



VERSETS DE YOGA VASISTHA

(L'un des traités les plus anciens de l'Inde. Vasistha vivait il y a plus de 4000 ans).

1. Stable en l'état de plénitude qui brille quand tu as renoncé aux désirs, et paisible en l'état de qui, vivant, est libre, agis en te jouant dans le monde, ô Râghava !
2. Intérieurement libre de tout désir, sans passion ni attachement, mais extérieurement actif en toutes directions, agis en te jouant dans le monde, ô Râghava !
3. De noble conduite et plein de bienveillante tendresse, te conformant à l'extérieur aux conventions, mais à l'intérieur libéré d'elles, agis en te jouant dans le monde, ô Râghava !
4. Percevant l'évanescence de toutes les étapes et expériences de la vie, demeure résolument en l'état transcendant sublime et agis en te jouant dans le monde, ô Râghava !
5. Sans nul attachement au fond de toi, mais agissant en apparence comme qui est attaché, point brûlé au-dedans, mais en dehors plein d'ardeur, agis en te jouant dans le monde, ô Râghava !
6. Extérieurement zélé en l'action, mais libre en ton cœur de tout zèle, actif à l'extérieur mais à l'intérieur paisible, travaille en te jouant dans le monde, ô Râghava !
7. Sachant l'essence de tout être, joue dans le monde comme tu veux, ô Râghava !
8. Libre de tout égoïsme, la pensée en repos, lumineux au firmament de l'esprit, à jamais sans souillure, agis en te jouant dans le monde, ô Râghava !
9. Libéré des passions multiples, égal parmi les pensées qui passent et extérieurement adonné aux travaux qui sont dans ta nature, marche à travers la vie, ô Râghava.

PRENDRE TOTALEMENT CONSCIENCE

Prendre totalement conscience du désordre qui préside à toutes nos relations, privées et publiques, intimes et lointaines, prendre totalement conscience de ce qui est, sans le moindre critère sélectif, pendant les heures de la journée, suffit à faire naître l'ordre à partir du désordre. Le cerveau, dans ce cas, n'a plus besoin de chercher l'ordre pendant le sommeil... L'ordre total de la conscience, comme du subconscient, advient lorsque la division entre celui qui observe et ce qui est observé cesse radicalement. Ce qui est se trouve transcendé lorsque l'observateur, qui est le passé, qui est le temps, cesse toute activité. Le présent actif, *ce qui est*, n'est pas pris dans les liens du temps comme l'est l'observateur.

Ce n'est que lorsque l'esprit - tout ensemble le cerveau et l'organisme - parvient à cet ordre total durant son sommeil que peut se produire la prise de conscience de cet état indescriptible, de ce mouvement hors du temps. Il ne s'agit pas d'un rêve extravagant, d'une fuite dans l'abstraction. C'est là ce qui constitue la somme, la perfection de la méditation. En d'autres termes, qu'il soit éveillé ou en sommeil, le cerveau reste actif mais la dualité conflictuelle entre ordre et désordre, l'épuise. L'ordre est la forme la plus élevée de la vertu, de la sensibilité, de l'intelligence. Lorsque règne cette infinie beauté de l'ordre, cette harmonie, le cerveau met fin à son activité incessante ; certaines de ses parties continuent à porter le fardeau de la mémoire, mais cela ne concerne qu'une faible portion de son champ. Le reste du cerveau échappe au bruit de l'expérience. Cette liberté, c'est l'ordre, l'harmonie du silence. Cette liberté et le bruit de la mémoire se meuvent ensemble ; c'est l'intelligence qui est l'action de ce mouvement. La méditation consiste à se libérer du connu tout en opérant dans le champ du connu. Il n'y a pas de « moi » en tant qu'opérateur. Cette méditation lucide se poursuit que l'on dorme ou soit éveillé.

Krishnamurti
Journal P.131 (Buchet. Chastel éd.)

BIBLIOGRAPHIE

«LE TRAITE DE BODHIDHARMA»

traduit et commenté par B. FAURE. Ed. Le Mail, Diffusion Payot, 1986.

Je distinguerai dans ce livre deux parties, qui ne sont d'ailleurs pas successives ; l'introduction et les notes dues au traducteur, B. Faure, savantes, riches de mises au point souvent très utiles... Je pense notamment à une remarque intéressante, p. 56, sur l'ambiguïté du terme «esprit» souvent utilisé par les Maîtres Ch'an pour désigner à la fois le mental et... l'Absolu : le paradoxe est volontaire. Du coup, se trouvent également légitimées les orientations «subitistes» et «gradualistes» qu'on trouve dans les différentes écoles rivales. P. Carré avait pris la même précaution dans sa présentation de Houang-Po (Deux-Océans p.10). Et il y a les textes... attribués à Bodhidharma, rapportant aussi bien des propos attribués à d'autres. Bodhidharma est un personnage presque mythique : il aurait introduit en Chine le Bouddhisme indien et donc initié ce fameux Ch'an dont nous avons déjà beaucoup parlé.

Là où je voudrais en arriver : c'est vous offrir un florilège de citations... Mais il y en aurait trop, et je vous le dis tout de suite : cette lecture, entière, est «indispensable»... Je vais vous donner quand même les principes de la Gnose par Bodhidharma interposé, pas moins. Le néant de la personne : «Pour qui comprend que partir ou rester ne dépendent pas du moi, ce qu'affirme le «je» n'est que dharmas illusoirement transformés...» (p. 98). L'universalité de l'Eveil : «le lieu où l'on marche est le lieu de l'Eveil, le lieu où l'on est couché est le lieu de l'Eveil... Lever ou abaisser le bras est le lieu de l'Eveil» (p.107). Vanité de toute affirmation mentale : «l'homme du commun tient pour ultime la vérité conventionnelle ; le sage tient pour conventionnelle la vérité ultime...» (p. 84). Quel coup de balai !... L'expérimentation du réel : «Ne pas dépendre de l'enseignement d'un maître, et voir le Dharma d'après les phénomènes, voilà ce que sont les facultés aigües. Comprendre à partir de l'enseignement oral d'un maître, voilà en quoi consistent les facultés obtuses» (p. 95). Pan sur le bec ! Le paradoxe, l'aporie : «Tant que dure l'illusion, il ne saurait y avoir de réalisation, et lorsque la réalisation a lieu, il n'est plus d'illusion...» (p. 146). Le non-attachement : «Lorsque l'œil voit toutes les formes sans dépendre de celles-ci, il est intrinsèquement délivrance...» (p. 140). Le Royaume est devant vous : «Ce que l'œil voit est la réalité ultime... que cherchez-vous d'autre ?» (p. 138). Le mental partageur : «Toutes (les fautes) viennent de la confusion du vrai et du faux...». Du vrai ? «Comme il n'y a pas d'esprit, il n'est pas nécessaire de trancher...» (p. 135). Vous croyez avoir compris ? «Produire ce type de compréhension n'est encore que fausse notion...» (p. 118). Une telle négation intellectuelle produisit, de la part des Occidentaux, une violente réaction de rejet. B. Faure s'amuse à citer le Père Wieger qui jugeait ainsi la contemplation face à un mur (quand il n'y a plus rien à faire...). «l'unique résultat qu'elle puisse produire, si elle est pratiquée sérieusement, c'est l'idiotie. Et si elle n'est pas pratiquée sérieusement, cette oisiveté mentale conduit fatalement à l'immoralité». Je vous souhaite bien du plaisir.

R.O.

HARTUNG (Henri) : L'IRIS ET LE LOTUS - LONGUE MARCHÉ SUR LE CHEMIN INITIATIQUE. Paris, Guy Trédaniel. Ed. de la Maisnie, 1985.

On est toujours heureux de retrouver dans l'itinéraire d'un chercheur quelques unes de ses propres étapes même si l'on sait que les «voies» et les «cheminements» ont un caractère illusoire. En ce qui nous concerne, nous retiendrons surtout les noms de René Guénon pour la métaphysique, de Ramana Maharshi pour le Vedanta, de Graf Dürckheim pour la pratique du Zazen.

Cet ouvrage porte un beau titre. «tant d'années pour réconcilier deux fleurs !» s'exclame l'auteur... Deux fleurs dont l'une - l'Iris - symbolise l'action sociale et politique tandis que l'autre - le lotus - incarne traditionnellement la méditation, la vie intérieure. Certains d'entre nous, ayant connu ce même problème au temps où ils avaient des problèmes suivront avec beaucoup de sympathie cette libération longtemps recherchée par l'auteur à l'égard de l'inévitable dualité initiale. Ils y retrouveront les deux éléments majeurs qui les protègent contre d'éventuelles déviations - pour Henri Hartung, Ramana Maharshi à qui il a consacré un ouvrage ⁽¹⁾ et d'autre part le fondement métaphysique qui permet d'intégrer en soi les diverses traditions authentiques. C'est dire que la coloration gnostique se fait jour dès la première partie du livre (*Sagesse*).

On sait que la vérité peut surgir brusquement de l'aventure intérieure et nous avons, comme l'auteur, reconnu ce qu'en dit Graf Dürckheim : «Beaucoup plus de personnes qu'on ne croit sont touchées par l'Être. Elles ont une petite expérience mais elles ne se rendent pas compte de ce qui est arrivé et elles n'en font rien». Rappelée par l'auteur, la fameuse «madeleine» merveilleusement évoquée par Proust sur le plan littéraire, ne serait-elle pas comme disent les maîtres japonais, une de ces «occasions manquées» ?

Au cours de son cheminement, l'auteur a frappé de préférence aux «portes étroites». De la rigueur du Zazen enseigné par Dürckheim qui a fait l'objet d'un ouvrage classique ⁽²⁾ on ne saurait de sa vie se départir. D'autres pratiques sont bien connues de l'auteur, comme par exemple, l'hésychasme dans la lignée d'un christianisme exceptionnellement «opérant». Il a également connu de grands maîtres soufis. Il apparaît clairement que sa fidélité majeure s'attache à l'Advaita Vedanta et à la recherche du Soi. Un tel choix lui permet de réaliser l'unité harmonieuse de sa tâche d'enseignant et de la recherche transcendentale. C'est toutefois avec modestie et discrétion qu'il évoque l'intégration dans l'essentiel de ses obligations professionnelles et familiales, d'une sexualité transcendée et de sa vie quotidienne au Centre de rencontres de Fleurier.

Si l'«Orient de l'Être» inspire la sérieuse et profonde démarche de Henri Hartung, nous ne pouvons toutefois partager ses espoirs d'œcuménisme. Une telle entreprise nous paraît vouée aux rapprochements superficiels et donc dangereuse. Henri Hartung est d'ailleurs parfaitement conscient des obstacles et des hostilités qu'il évoque lucidement à propos des «intégristes» : «A première vue ils se montrent respectueux mais avec quelle violence peu contenue des valeurs authentiques de toute voie traditionnelle. Mais ce respect va de pair avec deux tendances à mes yeux objectivement contraires à toute spiritualité. D'une part, une sympathie politique pour tout conservatisme fût-il étroit, violent et

d'un ethnocentrisme caricatural. D'autre part, et c'est d'une gravité exceptionnelle, par leur refus, sans nuance et totalement illogique avec leur attachement au passé, de tout ce qui ressort de l'ésotérisme».

Nous nous permettrons de demander à Henri Hartung si, à une époque où «tout doit être dévoilé», il ne conviendrait pas de pousser plus avant cette remise en cause et d'évoquer un des logia de l'*Evangile selon Thomas* qu'il cite volontiers ? Par exemple le logion 40 relatif au cep planté «en dehors du Père» ? Et ne faut-il pas s'interroger sur la nature de cet évangile essentiel jadis condamné à la clandestinité ? L'église exotérique, l'église officielle, n'a-t-elle pas subi cette déviation que René Guénon évoquait à l'occasion ? N'y a-t-il pas là, comme le croient les néo-gnostiques, un malentendu fondamental qu'il conviendrait de reconnaître ? Un œcuménisme véritable ne saurait se réaliser que dans la clarté.

En dépit de ces réserves qui concernent un problème cruellement actuel, nous recommandons la lecture d'un ouvrage qui témoigne d'une méditation permanente et d'une expérience vécue en profondeur.

Paule Salvan

NOTES :

- (1) HARTUNG (Henri) - Présence de Ramana Maharshi - Paris, Les Editions du Cerf, 1979.
(2) DURCKHEIM (Karlfried Graf) - Hara. Centre vital de l'homme. Paris, Le Courrier du Livre, 1974.

«UNE INCERTAINE REALITE - Le Monde Quantique, la Connaissance et le Durée», de Bernard d'ESPAGNAT. Ed. Gauthier-Villars, 1985.

Il est relativement aisé d'affirmer qu'assez peu nombreux seront les lecteurs de tous bords qui pourront suivre facilement et clairement Bernard d'Espagnat dans l'intégralité de son ouvrage rédigé avec le souci constant d'être compris par des scientifiques de diverses disciplines.

En effet, vu l'extrême aridité de nombreux passages, que l'auteur reconnaît d'ailleurs, mais en soulignant qu'il ne peut sans dommage s'y soustraire, voici un livre d'un abord difficile. Dans son court avant-propos, l'auteur conseille d'aborder en priorité certaines parties de chapitres lors d'une première approche. Naturellement, si nous le préférons, nous pourrions très bien effectuer la lecture de ce livre selon notre propre cheminement, les 3 parties, les 12 chapitres et les 305 pages s'y prêteraient. Selon sa réceptivité, le lecteur devra trouver les passages aisément accessibles et féconds pour sa recherche. Tout chercheur métaphysicien doit trouver dans cet ouvrage les passages qui «résonnent» le mieux en lui, plutôt que de lire linéairement au risque de décrocher très rapidement.

Nous voici cependant si proches du sujet qui nous occupe dans ces pages de Métanoïa, et avec quelles références ! Fils d'un artiste peintre, Bernard d'Espagnat est polytechnicien, professeur de physique théorique à l'Université de Paris-Orsay, a étudié la physique à Paris auprès de Louis de Broglie, à Chicago auprès d'Enrico Fermi, à Copenhague

auprès de Niels Bohr, trois pères fondateurs de la théorie atomique. Il a travaillé au Centre européen de Recherches Nucléaires à Genève, et aujourd'hui, à 64 ans, il dirige le Laboratoire de Physique Théorique et des Particules élémentaires d'Orsay.

Notre physicien conduit en toute modestie avec sagesse et maîtrise le char, le poids-lourds énorme et complexe de la physique classique et contemporaine. Nous parcourons avec lui les terrains les plus accidentés, les plus mouvants, les plus flous, les pièges des labyrinthes. Quelle constante recherche de la vérité ! Nous ne partons pas de nous mêmes et, selon la physique bien comprise, si la vérité doit s'unir à la réalité, c'est l'observation des choses qui nous guide en premier lieu. Ce faisant, Bernard d'Espagnat remet soigneusement toutes les clés de la connaissance et de la recherche à laquelle il se réfère à leur place, afin que d'autres puissent les prendre et les utiliser à leur guise. En cela, il diffère très heureusement d'un grand nombre de « docteurs »... La leçon à tirer de cette lecture montre bien que le mental comporte en lui-même ses propres limites à tous les échelons où il se place. C'est le rationalisme, si fécond en recherche scientifique pure qui, paradoxalement, mène à cette constatation majeure - la réalité n'existe pas dans le sens où nous l'admettons, la non séparabilité est chose prouvée - Ceci nous est confirmé avec la plus grande prudence, sous les reflets de toutes les interrogations et méthodes sans concession de la physique, rouage ultime et nécessairement vacillant de ce qui, pour nous, est, à tout le moins existe. Le scientisme réduit la pensée au fonctionnement du cerveau, la vie aux manifestations du code génétique, les propriétés de la matière au jeu des particules atomiques. *« En un sens, il a raison, dit Bernard d'Espagnat, il y a là un enchaînement qui est indiscutable. Mais la physique moderne nous enseigne qu'il faut refermer la chaîne sur elle-même car les particules n'existent que parce que nous les pensons. C'est un cercle. On peut le parcourir dans les deux sens. Mais il ne nous livrera jamais que les apparences. La réalité est ailleurs. Au-delà ».*

Ce n'est plus ici la description assurée et habituelle du physicien, mais c'est déjà, grâce à la sûreté logique et à la probité foncière de l'auteur vis-à-vis de sa recherche, l'amorce que la science ne décrit plus tout à fait la réalité telle qu'elle « est », telle qu'elle apparaît. Le métaphysicien a la certitude, il a moins la réalité au sens où la dualité la désigne, tandis que le physicien a quelque chose de la réalité, donc quelques leviers de l'action, mais ne peut formuler durablement une certitude. En voilà une certitude entre toutes, et qui en plus, a l'heur de ne pas réduire les précédentes certitudes et expériences à néant. Bernard d'Espagnat est un physicien éminent, parfaitement cultivé, qui reste physicien : *« Si demain, une découverte inattendue condamnerait mes idées, je n'hésiterais pas. Entre mes convictions et la science, entre l'intuition et la raison, je choisirais toujours la raison ».* Bien que s'en défendant, il exprime quelque chose d'essentiellement métaphysique. L'auteur prévient d'ailleurs que quiconque « récupérerait » ses écrits dans un champ autre que le sien ferait une erreur. Nous voilà prévenus. C'est donc au lecteur métaphysicien de détecter ce qui sous-tend, ici, la métaphysique, à travers ce langage si rigoureux et si étranger, en principe, à la démarche métaphysique.

Bien qu'à l'évidence il ne nie pas les Traditions, Bernard d'Espagnat se méfie des mots trop chargés d'histoire et de passions. Il ne dit pas explicitement Dieu, il parle plutôt de l'Être, à nous d'élucider s'il y a des ramifications philosophiques, et lesquelles, derrière cette dénomination. Quoi qu'il en soit, voici un livre redoutable par certaines de ses dif-

ficultés, mais aussi par la somme des connaissances qu'il contient et qu'il évoque, il nous emmène aux confins de la cosmologie et de l'épistémologie, jamais vers la spéculation. Il aborde l'essentiel des questions soulevées par la physique pure et fondamentale - fonda-«mentale» - mais il est passionnant en ses passages principaux puisque, en définitive, la question - Qui suis-je ? - trouve chez ce chercheur des lettres de noblesse autant inattendues que fondées et structurées. Merci, Monsieur d'Espagnat.

Renaud Laillier

Daniel GIRAUD : «EMBRASSANT L'ENTRE-DEUX»
SOULAN, 09320 Massat

Le mystère de l'existence tient en un paraître et un dis-paraître aussi étonnants l'un que l'autre - une sorte de vide ou de néant étant seul assuré, comme support métaphysique, à moins que ce ne soit le témoin du phénomène en question. C'est à ce genre de question que s'attaque D. Giraud, sage taoïste retiré dans une montagne ariégeoise. L'étonnement d'être, quand la personne est si manifestement inconsistante qu'il est impossible de la doter du moindre coefficient de réalité : voilà le point de départ d'un propos évidemment inspiré par la méditation quotidienne de la Tradition, mais aussi empreint d'une hardiesse, d'un tranchant, d'une vivacité uniques. Sautant prestement d'un bref paragraphe à l'autre, sans dissenter, D. Giraud scrute le problème au fond et découvre que «Tout est conscience. Le monde vit dans la conscience que l'on en a. Chaque être, chaque chose, vit en nous et, en quelque sorte, dépend de nous. Notre respiration même est en relation avec la moindre partie de l'univers où qu'elle soit...» (p.13)

Par conséquent, les voies tournent en rond dans la conscience : c'est du «nombrilisme» à perpète... Echapper aux convulsions mentales et imaginaires, c'est en arriver au constat que «s'il n'y a pas de recettes, il n'y a pas de pratiques... (et) s'il n'y a pas de pratiques, il n'y a pas de refuges. Tout objectif consolide les mécanismes du moi» (p.7). Une telle recommandation - toute porte condamnée - entraîne une réflexion sur le silence (p. 9) «non-lieu hors de tout lieu et lieu-dit» (p.11) et le surgissement d'un nouveau discernement dans l'Entre-Deux qui est amour et partage (ni mâle, ni femelle), découverte de la virtualité qui unit l'Absolu au relatif, accordant la sagesse au fou.

«Mais en fin de compte, il y a-t-il eu quelque chose ?». Cette conclusion en forme de question confirme la profondeur et la sincérité du propos. Les mots doivent rester en (forme de) question. L'essai est bref, pétillant d'étincelles («on ne pré-médite pas la méditation»), avec parfois un charbon d'amertume («le matérialisme progresse proportionnellement au pouvoir d'achat des vendus... La différence, ça se paye dans l'étouffoir des sans-ressources»). Je pense à U.G. déclarant : «au milieu des épines, je marche». Aux poèmes d'Han-Shan exaltant les splendeurs d'un monde inhumain mais vivant, déplorant sa misérable solitude... Le programme de D. Giraud mérite cependant notre salut fraternel : «Se faufiler dans l'espace entre-deux pensées... Au nectar de l'Entre-Deux» (p.12).

R.O.

POÉSIES

LE LANGAGE DE LA POESIE

Depuis jamais je sais toujours
Roger Gilbert-Lecomte

Loin d'être jeu, plus ou moins fascinant, d'images et de mots, la poésie est l'expression, souvent difficile et douloureuse, dans la chair des mots toujours insuffisants, car toujours limités et par trop opaques, de l'indicible splendeur du Réel. Elle est la transparence retrouvée - à travers l'opacité même des mots installés et la rigidité des définitions établies - l'incomparable transparence du regard du poète, reflétant cette conscience unique qui anime toutes les formes manifestées « depuis les vers jusqu'aux étoiles »...

Ainsi, la poésie est révélation d'une harmonie sous-jacente, dans un monde apparemment absurde : la poésie est lumière ou elle n'est pas. Beaucoup d'apprentis donc, et peu de maîtres...

En outre, elle n'appartient ni à un temps défini, ni à un espace délimité, comme le serait un crû : elle est éternelle, comme le présent, étant l'expression même de la Vie.

M.O.

Je me suis tue
regard livré
à l'espace liquide
abandonnant mon pas
au rythme des chemins
j'ai bu
uniquement
les souffles amoureux
sur les lèvres du vent
et la lumière éclore
au cœur des primevères...
les mauves et les bleus
cédaient au vert acide
l'instant étincelait
des splendeurs d'un silence
peuplé de mille échos...
je me suis tue
rendue soudain
à la voix sans paroles
au mystère
sans mots

Mireille

POEMES DE KABIR

Je suis un avec l'Un,
et l'Un se manifeste en tout.
Tout est en moi, je suis en tout :
elle s'est évanouie l'illusion d'être deux.

Quand j'étais, Dieu ⁽¹⁾ n'était pas ;
maintenant je ne suis plus, Dieu est.
Étroit est le sentier de l'amour :
on ne peut y cheminer à deux.

Je t'ai appelé, appelé : maintenant, je suis Toi ;
il n'y a plus en moi nulle trace de « je ».
A ton Nom, je me suis offert :
où se tournent mes yeux, je ne vois plus que Toi.

J'ai pris place sur le trône,
où le nectar a éteint ma soif.
Maintenant Râm et Kabîr sont un :
plus rien ne les distingue.

Si une goutte tombe dans la mer,
le monde entier peut le comprendre.
Mais si la mer tombe dans une goutte,
qui peut saisir cela ?

Qu'une goutte se perde dans la mer,
nul n'en est surpris.
Mais la mer entière contenue dans une goutte,
Qui peut saisir cela ?

Prétendre qu'Il est un, cela est inexact ;
mais dire qu'il est deux, cela est une insulte.
Il est ce qu'il est,
ainsi dit Kabîr.

L'Un produit la multiplicité,
et la multiplicité retourne à l'Un.
Lorsque l'Un est connu,
tout dans l'Un disparaît.

(1) littéralement Hari : un des noms de Dieu, équivalent chez Kabîr de Râm.

Je suis en tout, tout est Moi.
En myriades de vies, je suis manifesté,
Et pourtant je transcende tout.

Appelez-moi Kabîr, appelez-moi Râm ⁽¹⁾,
Cela revient au même.

Je transcende tous les âges, l'enfance et la vieillesse,
Et je suis hors d'atteinte des folies de la jeunesse.
Sous les ordres d'aucun, ni lié à personne,
En l'état de Sahaj ⁽²⁾, ma joie est toujours neuve.

Je suis vêtu d'un simple drap,
Et les gens se moquent de moi.
Mon état de tisserand n'inspire aucun respect,
Ma robe toute trouée est rapiécée plus de dix fois.

Par delà les gu.mas ⁽³⁾, par delà le karma,
Au royaume de la Joie, j'ai pris le Nom de Râm.
Je vois le monde entier, le monde ne peut me voir :
Tel est l'état unique que Kabîr a atteint.

(Kabîr Granthâvalî, p. 81 : 50)
Traduction Yves Moatty

NOTES :

(1) littéralement Ramrai : « le Roi Râm », « l'Empereur Râm », un des noms de Dieu en tant que monarque universel.

(2) Sahaj : l'état naturel et originel de l'être ; l'état ultime et au delà de tous les états, où l'homme, unifié en l'Un, tout en jouant son rôle dans le social, reste toujours immuable même au sein de la plus grande agitation. Ici on pourrait traduire : « Ayant retrouvé ma condition originelle ».

(3) Les trois modes de la nature. Sattva : mode lumineux de la sagesse et de la connaissance ; Rajas : mode trouble de l'action et de l'affectif ; Tamas : mode sombre de la matière et de l'inertie. A rapprocher de la division gnostique : Pneuma, Psyché, Hylé.

la vie est ainsi faite
pleine comme autrefois d'absence
et tissée de silence

j'ai oublié ton nom
et j'ai perdu le mien
qui suis-je



pour une pluie d'étoiles
le pas de l'étrangère
la lune file le temps
immobile

était-ce vous
ô mon visage originel
ô sourire d'or
sur le nuage de l'infini

comme une fleur s'achève
au fil d'un jour unique
je suis passant sur cette terre
de désir entrelacé d'oubli

un voile glisse sur l'autre
dans l'absolu mystère
de ce toi qui est moi
de ce moi qui est tout

Y.M.

si le sequoia se faisait flûte
et l'aquilon souffle d'enfant
ils s'épuiseraient avant que tinte
le cristal du premier chant

si j'étais l'espace
où circulent les graines
je plierais sous
le poids des akènes

si j'étais l'eau
nourrice des jacinthe
je plisserais sous
l'aile d'éphémères

je ne puis ni ne sais être
autre que ce que Je suis
pourtant à l'origine et au fond
Tout est suspendu



avant que
s'aiguise l'oreille
et s'habille l'univers

avant la nuit ronde
et le sommeil de nacre
bien avant que couve le rien
qui mit le feu aux étoiles

même avant
l'amour qui ne juge pas
TU ES

Manoune

RECETTE SIMPLE.

POUR PETITE CUISINE GNOSTIQUE

I - Aujourd'hui et encore

dénier
tout pouvoir
aux fabricants d'images
et aux semeurs de mots

II - Ici et en tout lieu

dérégler
le ballet
des jongleurs d'illusions
sous projecteurs d'icônes

III - Maintenant et toujours

dénoncer
le marché
des revendeurs d'occulte
trafiquants d'espérance

Amalgamer le tout
Rectifier l'assaisonnement selon humeur
ou goût du jour
Déguster chaud ou froid selon tempérament
Il est conseillé de mâcher énergiquement
et d'absorber sans vaine retenue
A bon exécuteur, salut !

Mireille